

Les études stratégiques, défense d'une discipline Stratégie Studies: In Defense of a Discipline

Michel Fortmann

Volume 17, numéro 4, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702086ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702086ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fortmann, M. (1986). Les études stratégiques, défense d'une discipline. *Études internationales*, 17(4), 767–784. <https://doi.org/10.7202/702086ar>

Résumé de l'article

For some time now, within the sub-discipline of studies on security, a passionate debate has been opposing the supporters of research on peace and the theoreticians of strategic studies. This often emotional and controversial debate interferes considerably with the emergence of a truly scientific approach to the study of conflicts. It is from such an angle that this article reviews this dissension in strategic studies. It aims to assess and to criticize those arguments which dispute the legitimacy of the strategic approach in international relations. It is suggested that the factitious conflict between "pacifists" and "strategists" can and must be overcome in order for this sub-discipline to be recognised at truly university level.

LES ÉTUDES STRATÉGIQUES, DÉFENSE D'UNE DISCIPLINE*

Michel FORTMANN**

*Des bibliothèques viennent les assassins. Les mères
sont là, désespérées, attendant, tenant leurs enfants
dans leurs bras, scrutant le ciel pour voir venir la
dernière invention des « professeurs ». Les ingénieurs
sont assis penchés sur leurs plans: un chiffre est faux
et les villes de l'ennemi demeurent intactes.
Bertolt Brecht, 1940¹.*

*La situation requiert des universitaires versés dans les
questions de défense de privilégier leur rôle de
commentateurs critiques et indépendants. Au lieu
d'essayer désespérément de pénétrer les cercles de la
haute politique, ils devraient plutôt tenter de susciter
une discussion publique sérieuse qui ne dépende pas
des mouvements radicaux ni des éclairs d'inspiration
journalistique.*

L. Freedman

ABSTRACT — *Strategic Studies: In Defense of a Discipline*

For some time now, within the sub-discipline of studies on security, a passionate debate has been opposing the supporters of research on peace and the theoreticians of strategic studies. This often emotional and controversial debate interferes considerably with the emergence of a truly scientific approach to the study of conflicts. It is from such an angle that this article reviews this dissension in strategic studies. It aims to assess and to criticize those arguments which dispute the legitimacy of the strategic approach in international relations. It is suggested that the factitious conflict between "pacifists" and "strategists" can and must be overcome in order for this sub-discipline to be recognised at truly university level.

Ces deux citations de Brecht et de Freedman révèlent un paradoxe fondamental qui marque, depuis 40 ans, le débat sur les questions de défense, mais aussi le

* Texte de l'allocution présentée au colloque « Les scientifiques et la paix », dans le cadre du 54^e Congrès de l'ACFAS, tenu à l'Université de Montréal, mardi, le 13 mai 1986.

** Professeur au Département de science politique de l'Université de Montréal, Canada.

1. B., BRECHT, « 1940 » dans *Gedichte*, vol. 4, Suhrkamp, Francfort, 1961, p. 220 (traduction libre), cité dans F., DYSON, *Weapons and Hope*, Harper & Row, 1984, pp. 29 et 316.

2. L., FREEDMAN, B., BOND, « Outsiders' Influence on Defence Policy », Part I, *RUSI Journal*, vol. 127, no. 1, mars 1982, pp. 17-18 (traduction libre).

Revue Études internationales, volume XVII, n° 4, décembre 1986

champ d'étude universitaire des questions stratégiques. Ce paradoxe, en fait, oppose deux perceptions, mais aussi deux réalités culturelles et deux écoles de pensée³.

La thèse que nous voulons défendre ici est qu'il est temps, face à l'urgence de la situation internationale, de dépasser ce débat stérile et de considérer de façon homogène les apports des différentes branches universitaires et non universitaires qui contribuent à la connaissance des questions de paix et de sécurité.

En particulier, nous voudrions montrer que la « bête noire » de beaucoup d'universitaires pacifistes ou radicaux, à savoir les études stratégiques⁴, ne mérite pas la moitié des critiques qui lui ont été adressées et qu'il est plus important d'entreprendre une collaboration intellectuelle de fond entre les différents groupes sociaux et écoles de pensée plutôt que d'user notre énergie à nous excommunier mutuellement.

En d'autres termes, il est grandement temps d'envisager et d'assumer ensemble ce que David Singer a appelé « les responsabilités de compétence et de raison » au sein du village global⁵ et de mettre, pour quelque temps, nos querelles de famille et nos préjugés personnels au rancart.

I – FRAGMENTATION ET VENDETTAS: LE PROBLÈME

Livrons-nous, d'abord, à un petit exercice de définition pour identifier les différentes parties prenantes au débat. Le champ global qui nous intéresse – laissons-le, pour l'instant, sans étiquette – intègre virtuellement tout travail rigoureux qui traite directement ou indirectement des causes, des conséquences et des modalités des conflits organisés, sans considération des affiliations institutionnelles ou idéologiques des personnes qui mènent ces recherches⁶.

Les études sur la paix et les conflits incluent donc toute approche qui prend en considération l'usage de la force ou la menace de cet usage sur la scène internationale. Le champ auquel nous faisons face est donc large, fondamentalement pluridis-

3. F. DYSON parle, en effet, à ce sujet, de deux cultures: celle des guerriers et celle des victimes. comme il les définit lui-même: « The world of the warriors is the world I see when I go to Washington or to California to consult with military people about their technical problems... The world of the victims is the world I see when I listen to my wife's tales of childhood in wartime Germany, when we take our children to visit the concentration camp museum at Dachau, when we go to the theater and see Brecht's *Mother Courage* ». L'argument de Dyson est d'ailleurs similaire au nôtre dans la mesure où « there are not two separate worlds but only one. The victim and the warrior, whether they like it or not, live on the same planet. Our task is to explain them to each other, to fit together the split halves of our world into a single picture ». F., DYSON, *op. cit.*, pp. 4-6. Le concept même de culture, d'ailleurs, utilisé dans ce contexte par Dyson montre à quel point la querelle dont nous venons de parler ici dépasse le cadre académique et déborde dans le domaine social.

4. Pour la définition du secteur, voir le paragraphe suivant.

5. J.D., SINGER, « The Responsibilities of Competence in the Global Village », *International Studies Quarterly*, vol. 29, no. 3, septembre 1985, pp. 245-262.

6. J.D., SINGER, « An Assessment of Peace Research », *International Security*, vol. 1, no. 1, été 1976, p. 134.

ciplinaire et, malheureusement, très fragmenté⁷. En effet, il ne comprend pas moins de 7 sous-secteurs différents⁸, notamment la polémologie, l'irénologie (*peace research*), l'histoire militaire, la sociologie militaire, les études des crises et des conflits, etc.⁹.

De façon plus schématique, deux grands courants intellectuels et idéologiques doivent être distingués: les études stratégiques et l'irénologie. C'est le fossé qui sépare ces deux courants qui constitue la préoccupation centrale de cette étude.

Selon Rod Byers,

ce qui distingue et sépare ces deux domaines se voit au fait que la recherche sur la paix et les études stratégiques ont leurs propres bibliographies, leurs propres revues spécialisées, leurs organisations professionnelles propres et qu'ils offrent des types de formation complètement différents dans les établissements d'enseignement. On pourrait donc dire que tous les deux correspondent aux principaux critères pour être reconnus, de plein droit, comme des disciplines académiques distinctes¹⁰.

Cette affirmation nous paraît fausse. En effet, la ségrégation institutionnelle de ces deux courants ne répond pas, pour nous, à des critères intellectuels nécessaires, mais à des préjugés idéologiques que l'on pourrait poliment qualifier de peu fondés. Comme l'a noté, encore une fois, Rod Byers:

il semble y avoir un manque de respect académique entre, d'un côté, les chercheurs de l'irénologie et les chercheurs des études stratégiques, d'autre part... Les spécialistes de la stratégie traitent souvent les recherches sur la paix de naïves et d'idéalistes et le terme de « *peacenik* » est souvent utilisé de façon péjorative. Les auteurs des recherches sur la paix considèrent, pour leur part, les spécialistes de la stratégie comme des fauteurs de guerre ou, au mieux, comme ceux qui favorisent de plus gros et de meilleurs budgets pour la défense¹¹.

En pratique, cependant, les insultes ne remplacent pas les arguments de fond et, pour comprendre ce que nous appelons une hostilité stérile, nous proposons ici de faire une synthèse du débat qui a opposé les deux écoles depuis maintenant près de 20 ans. Précisément, il faut garder en mémoire qu'historiquement ce sont les études stratégiques qui, en tant que branche quasi-institutionnelle, ont fait l'objet d'accusations systématiques de la part des irénologues. C'est donc principalement à ce niveau que s'est déroulé le débat et c'est sur celui-ci que nous nous attarderons.

7. Voir à ce sujet, B., BRODIE, « The Scientific Strategists », in R., GILPIN, & S., WRIGHT, *Scientists and National Policy Making*, Columbia University Press, pp. 247-248.
8. Voir, à ce sujet, notre article intitulé « Les études stratégiques, une nouvelle discipline », *Interface*, vol. 6, no. 2, mars-avril 1985, pp. 19-21; consulter aussi X., SALLENTIN, *Douze dialogues sur la défense*, Cahiers 9 et 10 de la FEDN, Paris, 1978 qui tente de dégager la pensée propre aux différents courants de la recherche dans le domaine.
9. Pour une définition de ce néologisme qui est simplement l'équivalent français de « *Peace Research* », voir X., SALLENTIN, *op. cit.*, p. 18.
10. R., BYERS, « L'état de la recherche sur la paix et des études stratégiques au Canada », *Anthropologie et Sociétés*, vol. 7, no. 1, 1983, p. 193 (traduction libre).
11. *Ibidem*.

Rappelons encore, cependant, que notre but, ici, n'est pas de jeter de l'huile sur le feu, mais de faire tomber des obstacles à la coopération et de jeter des ponts pour favoriser cette dernière.

II – LES ÉTUDES STRATÉGIQUES AU BANC DES ACCUSÉS

Depuis quelques années maintenant, un corpus modeste, mais significatif, de livres et d'articles nous permet de faire une première analyse du contentieux qui oppose les stratèges et les irénologues¹². Ce contentieux peut être divisé en trois grandes sections : les accusations politiques, les accusations morales, les accusations théoriques et méthodologiques.

Plus précisément encore, à chacun de ces niveaux un ou deux points centraux articulent l'ensemble des griefs, ce qui facilite un traitement synthétique. Nous porterons donc notre attention sur ces différents points. D'abord, au plan théorique, qui nous apparaît essentiel, les études stratégiques sont perçues comme exclusivement attachées à un modèle ou paradigme des relations internationales, à savoir le paradigme réaliste¹³. Dans ce sens, la scène internationale est perçue essentiellement comme un système conflictuel ou anarchique dans lequel les menaces extérieures et les conflits constituent un danger permanent pour les États qui le composent. La seule issue pour qu'un tel système s'équilibre est qu'un ensemble d'États structurent un équilibre des pouvoirs assurant aux plus puissants la sauvegarde de leurs intérêts, mais aussi une stabilité relative, fondée sur la discussion et le respect du statu quo.

-
12. Voir, en particulier, T., BATEMAN, « Security Studies : A Distinct Subfield » ? *International Studies Notes*, vol. 10, no. 3, automne 1983, pp. 16-19; K., BOOTH, *Strategy and Ethnocentrism*, Croom Helm, Londres, 1979; K., BOOTH, M., WRIGHT, *American Thinking About Peace and War*, Harvester Press, Sussex, 1978; B., BRODIE, « Strategic Thinkers, Planners, Decision-Makers », in B., BRODIE, *War and Politics*, New York, McMillan, 1973; H., BULL, « Strategic Studies and Its Critics » in K., KNORR, (ed.), *Power, Strategy and Security*, Princeton University Press, 1983; C., GRAY, *Strategic Studies, A Critique*, Londres, Aldwych Press, 1982; C., GRAY *Strategic Studies and Public Policy: The American Experience*, The University Press of Kentucky, Lexington, 1982; C., GRAY, *Across the Nuclear Divide: Strategic Studies Past and Present*, *International Security*, vol. 2, no. 1, été 1977, pp. 24-46; P., GREEN, *Deadly Logic*, New York, Shocken, 1966; G., HERKEN, *Counsels of War*, New York, A. Knopf, 1985; M., HOWARD, *The Strategic Approach to International Relations*, in M., HOWARD, *The Causes of War*, Cambridge, Harvard University Press, 1984; F., KAPLAN, *The Wizards of Armageddon*, New York, Simon & Schuster, 1983; M., KAPLAN, *Strategic Thinking and Its Moral Implications*, Chicago University Press, Chicago, 1973; B., KORANY, « Strategic Studies and The Third World: A Critical Evaluation and A Quest for Relevance » (à paraître) in *Revue internationale de sciences sociales*; A., LEGAULT, « Vingt-cinq ans d'études stratégiques, Essai critique et survol de la documentation », *Études internationales*, vol. 15, no. 4, 1984, pp. 727-753; R., LICKLIDER, *The Private Nuclear Strategist*, Columbus, Ohio University Press, 1971; A., RAPOPORT, *Strategy and Conscience*, New York, Harper & Row, 1964; R., SANDERS, *The Politics of Defense Analysis*, New York, Dunellen, 1973; « Strategy and the Social Sciences », (numéro spécial) *The Journal of Strategic Studies*, vol. 3, no. 3, décembre 1980. Le lecteur intéressé pourra aussi consulter la bibliographie à la fin de C., GRAY, *Strategic Studies, A Critique*, cité plus haut; certaines de nos références précédentes sont aussi pertinentes.
 13. Représenté par l'ouvrage important de H., MORGENTHAU, *Politics Among Nations*, New York, Knopf, 1978. L'accusation dont il est question ici est particulièrement développée dans B., KORANY, *op. cit.*, pp. 5-8, K. BOOTH, 1979, *op. cit.*, pp. 20-27 et C., GRAY, 1982, *op. cit.*, pp. 61-64.

Dans une telle optique, la force armée est évidemment un élément essentiel de l'équilibre international et les acteurs étatiques – principalement les plus puissants¹⁴ – sont privilégiés en tant que facteurs de stabilité. Les autres acteurs étatiques, quant à eux, sont traités avant tout comme des partenaires de moindre importance, s'ils font partie d'alliances ou de blocs, ou comme des trublions (*rogue states*)¹⁵ s'ils agissent à l'extérieur de ces alliances.

Bien évidemment, les problèmes de sécurité sont considérés comme essentiels dans un tel modèle et les considérations économiques, politiques ou culturelles leur sont largement subordonnées. Il existe donc une hiérarchie de problèmes suivant leur importance (*high vs low politics*)¹⁶, comme il existe une hiérarchie d'États sur la scène internationale (superpuissances, puissances moyennes, pays en voie de développement et même micro-États).

En conséquence, même si la prémisse fondamentale du modèle – un monde international hobbesien – demeure valide, il n'en reste pas moins que les conclusions normatives d'un paradigme réaliste sont fondamentalement biaisées. Comme l'a noté A. Rapoport dans sa critique des études stratégiques, une telle vision du monde « crée et conditionne un climat intellectuel dans lequel le désarmement apparaît dangereux et irréaliste »¹⁷ et promeut, tout au contraire, la militarisation comme instrument principal de la politique internationale.

Parallèlement, le modèle réaliste tend à donner une vision du monde fondamentalement inégale. Comme l'illustre très bien H. Kissinger, pour les réalistes, l'histoire ne s'est jamais faite dans le Sud. L'axe de l'histoire part de Moscou, passe par Bonn, va jusqu'à Washington et, de là, se rend à Tokyo. Ce qui se passe dans le Sud n'a pas d'importance¹⁸.

De plus, l'insistance, de ceux qui ont appliqué le modèle, sur l'acteur-État en tant que facteur privilégié du système international a plusieurs conséquences :

- les dynamismes politiques et sociaux internes des États sont ignorés ainsi que leur impact sur la politique étrangère¹⁹; les phénomènes sociologiques, bureaucratiques et psychologiques qui affectent cette politique ne sont donc pas considérés;
- de la même façon, les facteurs et acteurs transnationaux, tels la religion, les multinationales, les mouvements sociaux, etc., sont laissés pour compte;

14. Voir C., GRAY, 1982, *op. cit.*, p. 74 et A., RAPOPORT, *op. cit.*, introduction, ainsi que C., CLAUSEWITZ, *On War*, Londres, Penguin, 1968, p. 61.

15. Voir H., BULL, *Force in International Politics* in R., O'NEILL, et D.M., HORNER, *New Directions in Strategic Thinking*, Londres, George Allen & Unwin, 1981, p. 33.

16. B., KORANY, *op. cit.*, p. 8.

17. A., RAPOPORT, « The Source of Anguish », *Bulletin of the Atomic Scientists*, vol. 21, no. 10, décembre 1965, p. 35 (traduction libre).

18. H., KISSINGER, lors d'une conversation avec G. Valdes, ministre des Affaires extérieures du Chili, en juin 1969, cité in S., HERSH, « The Price of Power », *Atlantic Monthly*, vol. 250, no. 6, décembre 1982, p. 35 (traduction libre).

19. B., KORANY, *op. cit.*, p. 7.

- enfin, le modèle considère l'État comme une entité fondamentalement rationnelle qui calcule systématiquement les coûts et les avantages de ses actions²⁰.

Dans son ensemble, et présenté de cette façon, le paradigme réaliste dont s'inspireraient principalement les études stratégiques apparaît donc biaisé, lacunaire et particulièrement peu pertinent pour la compréhension des relations internationales, spécifiquement en ce qui a trait au Tiers monde.

Par extension, ce premier chef d'accusation a donné lieu à un deuxième grief important: l'ethnocentrisme²¹. Dans cette perspective, la stratégie (c'est-à-dire le comportement des États en matière de sécurité), si elle constitue une préoccupation universelle, n'en est pas moins un produit de la culture et de l'environnement politiques dans lesquels elle prend racine.

En conséquence, autant le modèle réaliste peut refléter un mode de pensée très occidental, autant les théories stratégiques peuvent servir de véhicules à nos préjugés et nos idiosyncrasies culturelles. Les études stratégiques, telles qu'elles se sont développées depuis Clausewitz jusqu'à Colin Gray, sont donc profondément entachées de biais culturels qui déforment l'ensemble de leurs constructions théoriques. Plusieurs points saillants, dans ce sens, méritent d'être mentionnés: les penseurs stratégiques occidentaux auraient tendance à avoir une vue paranoïaque du monde, particulièrement à l'égard de l'URSS et de certains États du Tiers monde. Les stratèges tendraient à traiter ces pays comme des « boîtes noires » opaques et, faute de mieux, leur prêteraient des intentions, les affubleraient d'images simplificatrices, déformantes, sinon racistes²². En fait, selon ce schéma, le vieil adage « connais ton ennemi » serait devenu « caricature ton ennemi le mieux que tu pourras ».

Parallèlement, le même prisme culturel empêcherait les penseurs stratégiques de tenir compte de leurs propres idiosyncrasies nationales. Si nous prenons le cas américain, par exemple, E. Luttwak²³ a souligné l'importance du style spécifique de ce pays en matière militaire, style marqué par l'image d'une guerre industrielle d'attrition par opposition à une guerre de mouvement. J. Fallows et L. Freedman²⁴, quant à eux, ont mis en évidence la propension très américaine à traiter les questions de sécurité par le biais technologique. Selon Freedman spécifiquement, les études stratégiques aux États-Unis seraient devenues « une profession biaisée en faveur des technicalités de second ordre et des problèmes à court terme, souvent très apolitique et marquée par l'absence d'indépendance et de perspectives à long terme »²⁵.

20. K., BOOTH, 1979, *op. cit.*, p. 74; H., BULL, in K., KNORR, *op. cit.*, p. 75.

21. Voir évidemment, à ce sujet, K., BOOTH, 1979, *op. cit.* et la réponse faite par C., GRAY, 1982, *op. cit.*, chapitre 5, pp. 84-98; ainsi que R., JERVIS, *Perception and Misperception In International Politics*, Princeton University Press, 1976 et B., KORANY, *op. cit.*, pp. 8-11.

22. Voir M., HOWARD, *op. cit.*, pp. 45-46.

23. E., LUTTWAK, *The American Style of Warfare and the Strategic Balance*, *Survival*, vol. 21, no. 2, mars-avril 1979, pp. 57-60 et *The Pentagon and the Art of War*, Simon & Schuster, 1985.

24. J., FALLOWS, *National Defense*, Vintage Books, 1981, chapitres 2 et 3 ainsi que L., FREEDMAN, *op. cit.*, pp. 13-18.

25. L., FREEDMAN, *Ibidem*, p. 16 (traduction libre).

Dans le même sens, les études stratégiques américaines, à la recherche d'une rigueur scientifique que valorisent le positivisme et le rationalisme de leur environnement social, se seraient enfermées dans une tour d'ivoire méthodologique et auraient perdu tout contact avec la réalité. L'influence de la Rand Corporation aurait ainsi transformé l'analyse stratégique en une sous-branche du génie et des mathématiques appliquées, et ceci au détriment d'une compréhension qualitative du monde contemporain²⁶.

En d'autres termes, la stratégie américaine, marquée par la culture de ce pays, est devenue, après 1945, de plus en plus abstraite, de plus en plus spéculative, de plus en plus apolitique, a-historique et aussi de plus en plus inhumaine. Comme l'a noté B. Brodie: « Dans les traités de stratégie, les champs de bataille ont rarement l'odeur du sang »²⁷.

Au plan politique, maintenant, les penseurs de la guerre ont aussi fait l'objet d'une série de griefs, mais ceux-ci sont plus simples à exprimer. Les experts de la stratégie sont ainsi accusés d'être trop associés aux politiques gouvernementales²⁸. Aux États-Unis, encore une fois, le stratège civil des années 70 et 80 n'est plus un universitaire indépendant, mais un entrepreneur averti, dispensant conseils et jugements contre honoraires, circulant en toute liberté du Congrès au Pentagone, du Pentagone à la Maison-Blanche, pour retourner finalement au bercail universitaire, s'il ne fonde pas lui-même son propre bureau de consultation. Comme l'a noté un observateur: « Si les études stratégiques offrent la mobilité sociale, il n'est pas surprenant que les meilleurs et les plus brillants soient stimulés autant (sinon plus) par l'appât du gain que par le sens du devoir civique ou moral »²⁹.

Autrement dit, dans un tel système, « quiconque brille en stratégie a une bonne chance d'emploi à Washington [et] les publications deviennent moins un véhicule de la recherche qu'un moyen de se faire remarquer » par ses futurs employeurs.

Par conséquent, les théoriciens en stratégie ont acquis la fâcheuse réputation d'être des « *call-girls* »³⁰ politiques et scientifiques, allant au plus offrant et ajustant leurs avis aux politiques de leur employeur du moment. En bref, les experts militaires ont vendu leur indépendance pour les colifichets des yuppies et, ce faisant, ils agissent à l'encontre du code de déontologie académique et, en devenant les avocats de politiques particulières, ont perdu toute crédibilité³¹.

Par ailleurs, toujours au plan politique, il a été avancé que les scénarios et les calculs raffinés du stratège n'ont que peu de pertinence pour l'homme politique dans la mesure où celui-ci fait face à des catégories de problèmes très différents et

26. C., GRAY, 1982, *op. cit.*, p. 65 et M., HALPERIN, *Defense Strategies for the 70's*, Little Brown, 1971, pp. 28-37 ainsi que H., BULL, in K., KNORR, *op. cit.*, p. 76.

27. B., BRODIE, *op. cit.*, p. 7 (traduction libre).

28. C., GRAY, (1982), *op. cit.*, p. 57 et L., FREEDMAN, *op. cit.*, p. 16.

29. L., FREEDMAN, *Ibidem* (traduction libre).

30. Nous avons emprunté ce qualificatif très imagé à Arthur Koestler qui nomme ainsi un groupe de scientifiques appelés à développer des « méthodes de survie » à la veille d'une troisième guerre mondiale. A., KOESTLER, *Les call-girls*, Calmann-Lévy, 1973.

31. C., GRAY, 1982, *op. cit.* p. 101.

beaucoup plus terre à terre que ceux dont le théoricien fait son pain quotidien. Ce dernier, en plus d'être ethnocentrique et coûteux, serait... inutile³².

Finalement, comme les stratèges ne sont responsables politiquement ni des déclarations gouvernementales, ni de l'exécution des politiques, ils sont jugés comme étant indifférents à l'opinion publique, sinon méprisants à son égard, quand ils se retranchent derrière le secret de défense, la raison d'État ou leur « expertise »³³.

Au plan moral, finalement, il n'est pas difficile de comprendre le choc qui frappe l'observateur non averti exposé au langage et au raisonnement de l'expert en stratégie. Celui-ci, en effet, peut exposer avec calme les nuances d'une stratégie contre-force ou anti-cités sans penser un moment aux millions de morts que sous-tendent de tels concepts. Comme l'a noté Michael Howard: « Force sounds so strong, so calm, so authoritative, violence sounds so romantic, so revolutionary, so self-expressive, both in fact mean killing and maiming people in various vile ways »³⁴.

Le stratège, dans ce sens, semble avoir aseptisé et intégré à un tel point l'idée de guerre nucléaire qu'il paraît en avoir perdu tout sens humain des valeurs, toute notion d'éthique ou de morale. Ceci traduit-il la hautaine indifférence héritée de Clausewitz? Les stratèges d'aujourd'hui jugent-ils aussi que l'éthique, en matière de conflits, n'est symbolisée que par « certaines limitations imperceptibles, à peine dignes de mention et connues sous le nom de droit international »³⁵ ou bien sont-ils tellement fascinés par leur sujet qu'ils prendraient un plaisir pervers au spectacle de la violence à grande échelle que leur offre quotidiennement leur profession?³⁶

Ce type de questions peut être posé et a été posé par certains. Mais, plus profondément, on peut se demander si la philosophie du pouvoir, dans son acception la plus brutale, n'imposerait pas au stratège un divorce d'avec la morale. Dans les termes de Nietzsche, combattre le dragon, n'aurait-il pas forcé le stratège à devenir un dragon lui-même³⁷?

III – LES ÉTUDES STRATÉGIQUES: LE DOSSIER DE LA DÉFENSE

Comme on a pu le constater, l'acte d'accusation est lourd et certains des griefs que nous avons mentionnés méritent certainement plus qu'un haussement d'épaules; cependant, à notre sens, deux lacunes fondamentales viennent affaiblir l'argumentation des critiques. Nous les traiterons, en premier lieu, pour examiner ensuite les accusations les plus graves que nous avons mentionnées précédemment.

32. *Ibidem*, p. 79.

33. P., GREEN, *op. cit.*, p. 261 et C., GRAY, *op. cit.*, p. 116.

34. M., HOWARD, « Too Serious a Matter: Politicians and the Pentagon », *Times Literary Supplement*, 6 septembre 1974, cité dans C., GRAY, *Ibidem*, p. 108.

35. M., HOWARD, *Restraints on War*, Oxford University Press, 1979, p. 1.

36. M., JANOWITZ, « Towards a redefinition of Military Strategy in International Relations », *World Politics*, vol. 26, no. 4, juillet 1974, p. 478.

37. M., HOWARD, 1984, *op. cit.*, p. 47.

A — Des critiques biaisées et un accusé mal choisi

Remarquons, d'abord, que parmi les auteurs que nous avons cités, deux catégories ou profils apparaissent nettement :

- les penseurs stratégiques eux-mêmes qui se penchent sur leur secteur et tentent d'y percevoir des faiblesses ou des lacunes³⁸ et
- les critiques externes ou radicaux qui analysent un domaine qui ne leur est pas nécessairement familier et qu'ils ont tendance à percevoir au travers de leurs propres lentilles idéologiques ou professionnelles³⁹.

Ces derniers, en particulier, semblent oublier que les études stratégiques, comme n'importe quel champ académique, sont beaucoup plus variées et dynamiques qu'ils semblent le croire. Le champ des études stratégiques, dans ce sens, n'est pas occupé par une élite monolithique dans ses perceptions, mais par une communauté internationale, pluridisciplinaire dans laquelle l'observateur attentif trouvera toute une série d'écoles et de tendances. Cette communauté, par ailleurs, effectue en permanence son autocritique dans le but de se perfectionner, ce qui est fort souvent passé sous silence par les critiques externes. Ces derniers, à l'instar des stratèges, ont leurs propres critères qui les amènent à simplifier, sinon à caricaturer, l'objet de leur ressentiment.

Fondamentalement, il nous apparaît légitime, dans ce sens, d'attribuer l'hostilité de plusieurs de ces critiques au fait que la communauté académique a du mal à reconnaître l'existence d'un champ d'étude « en émergence » et à lui donner le même statut que l'analyse comparée ou l'étude du Tiers monde⁴⁰. Il y aurait donc là un contentieux de jalousies professionnelles qui pourrait aisément se dissiper s'il était généralement admis que les études stratégiques constituent un sous-champ des relations internationales, s'appuyant épistémologiquement et théoriquement sur ces dernières. En d'autres termes, les études stratégiques ne concurrencent pas mais complètent les relations internationales.

38. Nous classons, dans cette catégorie, l'ensemble des personnes, journalistes et universitaires, qui, premièrement, ont choisi les questions de guerre et de paix comme champ de spécialisation et qui, deuxièmement, tentent de faire un bilan du secteur plutôt que de régler des comptes professionnels ou idéologiques. Parmi ceux-ci, nous comptons L. Freedman, B. Brodie, K. Booth, C. Cray, H. Bull, L. Martin, etc.

39. Dans cette seconde catégorie, nous plaçons surtout les idéologues, tels A. Rapoport ou J. Galtung, dont nous respectons le point de vue et l'apport théorique, mais auxquels nous reprochons leur parti-pris. Ceux-ci, qui constituent en fait l'aile radicale de l'irénologie, sont les principaux responsables des tensions qui existent au sein du secteur et, comme l'a noté David Singer: « The radical wing has not only given peace research a bad name but it has corrupted the communication channels, sown conceptual confusion and discredited the scientific mode », D., SINGER, 1976, *op. cit.*, p. 124. Il est tout à fait regrettable, dans ce sens, que certains chercheurs, par ailleurs extrêmement brillants, aient accepté *prima facie* les arguments des irénologues radicaux sans examiner leur validité en profondeur.

40. Ceci a été souligné, en particulier, par T., BATEMAN, *op. cit.*, p. 18.

Il nous semble clair aussi que la plupart des critiques externes ont très mal ajusté leur tir, faute de s'être mieux familiarisés avec le domaine qu'ils attaquent. En d'autres mots, ils ont amalgamé l'ensemble des penseurs stratégiques sous la même étiquette sans se rendre compte qu'il existe divers types de stratèges et diverses époques et cultures stratégiques.

Qui sont les penseurs stratégiques, dans cette perspective⁴¹? Les premiers, et les plus anciens, seraient les militaires eux-mêmes qui ont largement dominé le champ jusqu'au début du XX^{ème} siècle. Puis viendraient les historiens qui, de Thucydide à John Erickson, ont relaté et analysé les campagnes militaires. Viendraient ensuite les stratèges civils qui, de Machiavel à Colin Gray, en passant par Liddel Hart, Herman Kahn et Bernard Brodie, ont pensé la guerre en général au profit d'employeurs gouvernementaux. De plus, on devrait distinguer la galaxie des universitaires qui, en droit, en sociologie, en sciences politique ou économique, se sont penchés sur les phénomènes sociaux impliquant l'usage de la violence organisée. Finalement, certains hommes politiques eux-mêmes, par leurs actions ou leurs ouvrages, se sont aussi impliqués dans le domaine de la pensée stratégique; H. Kissinger, H. Schmidt et De Gaulle en sont de bons exemples⁴².

Ces chercheurs/penseurs ne travaillant pas tous dans la même perspective, il n'y a donc pas une cible, mais plusieurs, et nous voyons mal comment un juriste s'intéressant au droit des conflits peut être associé à un stratège civil et être accusé des mêmes perversions. De la même façon – et nous y reviendrons – il est nécessaire de distinguer un ensemble de périodes très spécifiques dans l'évolution de la pensée stratégique. Attribuer au stratège d'aujourd'hui des caractéristiques clausewitziennes ou néo-clausewitziennes peut tenir, dans ce sens, de la pure fantaisie⁴³.

Finalement, il faut noter aussi qu'il n'existe pas une, mais plusieurs cultures stratégiques: les qualités ou les défauts de l'école américaine – même si cette dernière est dominante – ne sont pas ceux de l'école française, pas plus que ceux de

41. Voir notre typologie dans notre article déjà cité, p. 20.

42. H., KISSINGER, *Nuclear Weapons and Foreign Policy*, New York, Harper & Bros., 1975; H., SCHMIDT, *Strategie des Gleichgewicht*, Stuttgart, Seewald, 1969; C., de GAULLE, *Vers l'armée de métier et Au fil de l'épée* (diverses éditions).

43. Ainsi Clausewitz n'a jamais dit que: a) toute utilisation de la force militaire est légitimée par la raison d'État; b) toute guerre est rationnelle; c) la victoire était le but ultime de toute confrontation armée. En fait, ceux qui appliquent le terme néo-clausewitzien aux stratèges de l'ère nucléaire font même une erreur supplémentaire dans la mesure où plusieurs de ces stratèges ne tiennent pas compte des principes clausewitziens; M., HOWARD, *The Forgotten Dimension of Strategy*, in M., HOWARD, *op. cit.*, 1984, p. 109 et aussi H., SUMMERS, « What Is War »? *Harper's*, mai 1985, pp. 75-78 ainsi que J., TASHJEAN, « The Cannon in the Swimming Pool: Clausewitzian Studies and Strategic Ethnocentrism », *RUSI Journal*, vo. 128, no. 2, juin 1983, pp. 54-57.

l'école suédoise, hindoue ou chinoise. Il est donc, là encore, profondément erroné de généraliser⁴⁴.

En fait, il nous semble que les critiques externes des études stratégiques ne visent qu'un type de stratège, l'expert civil et politique, appartenant à une période précise, la nôtre, et à une culture précise, la culture nord-américaine. Ne pas reconnaître ces caractéristiques serait, à mon sens, abusif et intellectuellement peu honnête.

J'ajouterais à cela que même dans la catégorie précise que nous avons définie, les critiques externes se gardent de distinguer les divers courants qui la traversent: un théoricien reaganien de la dissuasion ne peut ainsi être assimilé à un spécialiste régional des questions de sécurité du Tiers monde, et un membre de l'Association pour le contrôle des armements ne peut être comparé avec un chercheur de la Rand Corporation.

La tactique de l'amalgame et l'absence de définition précise des études stratégiques dans leur contexte professionnel, historique et culturel, affaiblissent donc beaucoup, au départ, l'argumentation de la critique. Mais, gardant en mémoire le profil précis de l'accusé, testons maintenant la substance des arguments avancés contre lui.

B — La question du paradigme réaliste et l'ethnocentrisme

Nous avons précisé plus haut que les études stratégiques étaient un secteur des relations internationales, et ceci est admis, au moins du bout des lèvres, par tous les critiques sérieux. En tant que tel, nous nous demanderions donc pourquoi les études stratégiques manifesteraient moins de richesse théorique que la branche dont elles sont issues. Pourquoi les études stratégiques s'agripperaient-elles à un seul paradigme, à l'exclusion de tout autre?

En pratique, l'accusation d'étroitesse théorique nous paraît assez fantaisiste, et l'observation attentive du secteur le montre clairement. Il apparaît d'abord ridicule d'avancer que le théoricien de la stratégie ne perçoit, sur la scène internationale, que la lutte des États pour le pouvoir. Bien sûr, le paradigme réaliste a été influent; bien sûr, par profession, le stratège met l'accent sur les phénomènes qui impliquent l'usage – ou la menace de l'usage – de la force, mais il est abusif de considérer que

44. Dans ce sens, il est important de souligner que l'analyse comparée est pratiquée depuis plus de dix ans maintenant dans le domaine de la stratégie; voir E., WARNER, F., HORTON, A., ROGERSON, *Comparative Defense Policy*, Johns Hopkins University Press, 1974; P., VIOTTI, *et al.*, *Defense Policies of Nations*, Johns Hopkins University Press, 1982; R., O'NEILL, D.M. HORNER, *op. cit.*, spécialement la section 2: Strategic Thinking in the Asian Great Powers; S., NEWMAN, *Defense Planning in Less Industrialized States*, Lexington Books, 1984; E., KOLODZIEJ, R., HARKAVY, *Security Policies of Developing Countries*, Lexington Books, 1982; J., ROHERTY, *Defense Policy Formation*, Carolina Academic Press, 1980; O., MARWAH, J., POLLOCK, *Military Policy and Power in Asian States*, Westview Press, Boulder, 1980; S., SIMON, *The Military and Security in the Third World*, Westview Press, Boulder, 1978. Les spécialistes disposent même actuellement d'une revue d'analyse stratégique comparée: *Comparative Strategy*, publiée par The Strategic Study Center, SRI International, Crane Russak, New York.

les études stratégiques qui ont passé par les mêmes étapes d'évolution que leur branche-mère en soient restées à ce modèle théorique dépassé ou, du moins, mal appliqué. Les stratèges, autant sinon plus que d'autres, ont été sensibles à la nécessité de résoudre les conflits et, dans cette perspective, les théories du contrôle des armements, celles de la prévention et de la gestion des crises, celles de l'intégration mettent en évidence leur ouverture à d'autres schèmes de pensée⁴⁵.

Il est tout aussi faux de prétendre que, pour les études stratégiques, l'acteur privilégié sur la scène internationale est l'État – particulièrement l'État ou les États les plus puissants – au détriment, à la fois, des forces transnationales et des facteurs intra-étatiques qui conditionnent la politique étrangère. L'État, en effet, n'est qu'une entité abstraite réifiée qui ne signifie rien si on ne tient compte des forces qui le sous-tendent.

Dans ce sens, depuis l'après-guerre, les stratèges ont réalisé l'importance des mouvements politiques et sociaux dans les conflits du Tiers monde, et ceci particulièrement dans le cadre de ce que l'on a appelé les guerres révolutionnaires⁴⁶. De plus, ce n'est pas d'hier que datent les préoccupations concernant les forces économiques ou sociales et leur impact sur la sécurité internationale⁴⁷.

Les théoriciens de la stratégie ont donc très rapidement pris conscience de la nouvelle fluidité des relations internationales et de l'importance des nouveaux acteurs transnationaux dans ce cadre. Plus encore, de nombreux analystes ont perçu, dès la fin de la Deuxième Guerre mondiale, que la force militaire perdait son caractère d'instrument privilégié dans un tel environnement. Comme le notait ainsi George Kennan, dès janvier 1947: « The device of military coercion [can] have in the future only a relative – never an absolute – value in the pursuit of political objectives »⁴⁸.

45. Il me semble, par exemple, difficile de soutenir que l'analyse de phénomènes tels que le désarmement, le contrôle des armements, participe du modèle réaliste; la notion même de coopération multilatérale qui sous-tend ces thèmes contredit l'idée d'une structure internationale hiérarchisée et strictement bipolaire. Dans le même sens, ces concepts favorisent nettement une approche régionale et coopérative des tensions. Bien sûr, la bibliographie touchant à ces thèmes est trop importante pour que nous en dressions la liste ici. Nous nous contenterons donc de citer l'excellente liste donnée par W., KINCADE, *et al.* (ed.), *Negotiating Security*, Carnegie Endowment for International Peace, 1979, pp. 280-307 ainsi que G., KOHLER, *et al.*, *Arms Control and Disarmament, A Bibliography of Canadian Research 1965-80*, ORAE Extra-Mural Paper, no. 15, DND, Ottawa, septembre 1980. De plus, le concept de sécurité collective, à son tour, permet d'aborder certaines questions de défense par le biais de l'intégration, et ceci autant dans le cas de l'Europe que dans celui du Moyen-Orient; voir, par exemple T., TAYLOR, *Defense Technology and International Integration*, St. Martin Press, New York, 1982 et Y., EVRON, *The Role of Arms Control in the Middle East*, *Adelphi Paper*, no. 138, automne 1977.

46. À ce niveau, en plus des nombreux écrits qui touchent à la guerre révolutionnaire, aucun chercheur spécialisé ne peut se permettre d'ignorer les ouvrages qui traitent des conditions sociales et politiques de la sécurité, particulièrement dans le Tiers monde. Un des plus importants ouvrages par un spécialiste des études stratégiques est, sans doute, *Political Order in Changing Societies*, de S. HUNTINGTON, Yale University Press, 1968.

47. Il va sans dire que l'embargo pétrolier de 1973 a suscité une attention toute particulière chez les chercheurs en études stratégiques.

48. G., KENNAN, *Memoirs 1925-50*, New York, Pantheon Books, 1967, p. 310.

La notion de menace, en tant que telle, a ainsi rapidement évolué, et il est généralement bien démontré maintenant que : « la sécurité nationale signifie aussi que le système international doit être capable d'évoluer de façon pacifique et ordonnée et qu'il soit ouvert aux échanges d'idées, au commerce, aux voyages et aux expériences interculturelles »⁴⁹. En d'autres termes, les stratèges modernes admettent clairement le lien existant entre la situation économique, sociale, écologique du monde et la sécurité des communautés nationales, même si les conditions internationales requièrent encore la présence et, quelquefois, l'usage de la force armée. Les théoriciens de la stratégie ont donc une perception théorique beaucoup plus diversifiée que celle que leur prêtent leurs critiques, et il nous apparaît encore une fois abusif de leur attribuer collectivement l'étroitesse d'esprit des décideurs politiques. Ceux-ci ont à porter eux-mêmes la responsabilité de leur arrogance ou de leurs erreurs et, à l'extrême, ce n'est qu'une poignée de stratèges que l'on peut associer à ces dernières.

En ce qui a trait à l'ethnocentrisme, maintenant, si l'on accepte les prémisses que nous venons de poser, il est facile de se rendre compte que l'argument s'effrite sans difficulté. Les stratèges, en effet, à l'instar de tous les universitaires, ont conscience du fait qu'une théorie stratégique est le produit de son environnement. La guerre, dans ce sens, est une préoccupation universelle, et tout étudiant sérieux des affaires militaires doit se familiariser d'emblée avec un univers interculturel beaucoup plus divers que celui d'autres sciences. S'il n'existe pas une sociologie purement chinoise, par exemple, il existe une stratégie chinoise datant de cinq siècles avant Jésus-Christ, et Sun Tzu, par exemple, fait partie des lectures obligatoires de l'étudiant, au côté de Guibert (français), Jomini (suisse), Clausewitz (allemand), Douhet (italien) et de centaines d'autres⁵⁰.

Le stratège est donc sensible – en principe – à la dimension culturelle et, très tôt, les problèmes de perception que pose cette dimension ont été abordés par des auteurs tels que N. Leites, R. Jervis, R. Wohlstetter ou A. George⁵¹.

49. O., PALME, *Common Security, The Report of the Independent Commission on Disarmament and Security Issues*, Pan Books, Londres, 1983, p. 4 (traduction libre). Il est donc tout à fait inexact de prêter aux études stratégiques une définition étroitement militaire de la stratégie (cf. B., KORANY, *op. cit.*, p. 5) car même des auteurs tels que R., ULLMAN, H. BULL, etc. présentent la sécurité non comme un besoin national avant tout militaire, mais comme un bien commun; voir M.D., SCHULMAN, *Arms Control in an International Context*, in F.A., LONG, R., RATHJENS, *Arms, Defense Policy and Arms Control*, New York, W.W. Norton, 1976, p. 59 et J., HOLST, J., MELANDER, « The Military Aspects of the Belgrad Review Conference », *Survival*, juillet-août 1977, p. 146 et R., ULLMAN, « Redefining Security », *International Security*, vol. 8, no. 1, été 1983, pp. 129-153.

50. Nous avons déjà mentionné la tradition comparative des études stratégiques; voir, à ce sujet, notre note 44.

51. N., LEITES, *The Soviet Style in War*, New York, Crane Russak, 1983; R., JERVIS, 1976, *op. cit.*; R., WOHLSTETTER, *Pearl Harbour, Warning and Decision*, Stanford University Press, 1962; A., GEORGE, *Presidential Decision-Making*, Westview Press, 1981. Ce dernier volume, en particulier, fait une excellente synthèse des hypothèses concernant les problèmes de perception qui guettent le décideur en matière de sécurité et de défense.

Dans le même sens, il est reconnu que le stratège doit se garder de l'influence de sa propre culture sur les théories qu'il bâtit. La tendance américaine au fétichisme technique ainsi que de nombreux autres biais ont été relevés et critiqués par les stratèges américains eux-mêmes⁵². Il ne s'agit donc pas de dire que l'ethnocentrisme n'existe pas en études stratégiques, mais simplement que cette faiblesse a été notée et analysée par les intéressés eux-mêmes. Encore une fois, donc, la généralité même de l'accusation la rend invalide.

Une dernière remarque au chapitre de l'ethnocentrisme m'apparaît encore nécessaire. Les études stratégiques sont accusées d'ignorer le Tiers monde et les dynamismes politiques particuliers qui le caractérisent. Compte tenu de ce que nous avons dit, cet argument paraît déjà faible, mais il conviendrait, cependant, de noter, pour éclaircir définitivement la question que, dans les revues marquantes du secteur, 25 % des articles sont consacrés aux problèmes de sécurité du Tiers monde⁵³. Les stratèges ne sont donc pas obsédés par la dimension Est-Ouest au point d'en perdre le Sud. De nombreux ouvrages récents marquent d'ailleurs l'intérêt des études stratégiques pour les études de sécurité régionales⁵⁴ et comparées et, lorsqu'on lit dans une des « bibles » des études stratégiques, que la sécurité du Tiers monde repose essentiellement sur le renforcement de l'intégration régionale, la non-ingérence des supergrands et le développement économique⁵⁵, l'accusation d'ethnocentrisme peut prêter à sourire.

C — Le stratège, une call-girl intellectuelle et politique ou une question de choix ?

À ce chapitre, les accusations que nous avons répertoriées plus haut apparaissent plus sérieuses. En effet, si nous reprenons l'exemple américain et nous nous limitons à lui, le système politique particulier de ce pays a favorisé l'émergence d'un réseau socio-économique que certains ont qualifié de complexe militaro-universitaire-industriel. Sans nous répéter, nous sommes donc en mesure d'admettre qu'il existe aux États-Unis un groupe professionnel spécifique : les stratèges civils, groupe qui s'est progressivement si bien intégré aux structures du pouvoir qu'il est difficile de distinguer ses analyses de celles des représentants de la Maison-Blanche ou du Pentagone.

Un grand nombre de stratèges américains ont perdu ainsi leur indépendance intellectuelle et se sont fait les porte-parole des prises de position les plus contestées de l'administration républicaine⁵⁶. Si l'on observe ce groupe, d'ailleurs, il est beaucoup plus facile d'admettre que certains stratèges sont inféodés au pouvoir, sont ultra-nationalistes et ethnocentriques, mais nous nous demanderions, encore une

52. Voir les ouvrages de E. LUTTWAK et J. FALLOWS, cités plus haut.

53. Nous avons recensé ainsi les revues *International Security* et *Adelphi Paper*.

54. Voir encore notre note 44.

55. U., STEINBACH, *Sources of Third World Conflicts in Third World Conflicts and International Security*, *Adelphi Paper*, no. 167, été 1981, pp. 27-28.

56. Il existe déjà plusieurs textes intéressants sur le sujet, citons particulièrement R., SCHEER, *With Enough Shovels - Reagan, Bush and Nuclear War*, New York, Vintage Books, 1983 et A.M., COX, *Russian Roulette, The Superpower Game*, Times Books, 1982, pp. 62-120.

fois, s'il est légitime d'étendre ce jugement à l'ensemble de la communauté stratégique. Autrement dit, est-il honnête de mettre dans le même sac des faucons avoués, tels C. Gray, K. Payne, R. Perle, R. Pipes, et leurs critiques, à savoir R. Garwin, K. Tsipis, R. Garthoff. En fait, la communauté stratégique américaine, durant ces dernières années, a prouvé, de façon remarquable, qu'elle était capable de résister aux modes politiques et de préserver un droit légitime à la critique⁵⁷.

Dans ce sens, un étudiant en études stratégiques n'est pas tenu de se vendre au pouvoir pour percer dans le domaine: les recherches qu'il va mener, les opinions qu'il va professer sont avant tout une question de choix personnel. Nombreux, d'ailleurs, sont les penseurs stratégiques qui souscrivent à l'idée selon laquelle l'universitaire travaillant dans ce secteur est avant tout responsable vis-à-vis du public et non du gouvernement; nous renvoyons le lecteur, dans cette perspective, à la première citation de L. Freedman, en exergue de notre exposé: les stratèges, selon lui, ont la responsabilité de promouvoir un débat public et sérieux car: « apart from anything else, if the theories that guide our defense policy and the facts upon which they are based are found so difficult to communicate in a convincing manner, then we may have to look again at our policy. After all that is what public debate is for »⁵⁸.

D — La morale et le stratège: mariage ou divorce

Le pain quotidien du stratège, c'est la guerre, la violence collective, la mort dans son aspect le plus inhumain. La fréquentation du dragon a-t-elle transformé le penseur de la guerre en monstre? La dimension morale est-elle réellement étrangère au stratège? Nous ne le pensons pas. Le penseur stratégique, tout d'abord, même s'il étudie les conflits, n'en est pas pour autant un fauteur de guerre, pas plus d'ailleurs qu'un médecin n'a d'intérêt professionnel dans la promotion de la maladie. La base de son raisonnement, en fait, est extrêmement prudente: « L'approche stratégique des relations internationales est fondée, en effet, sur la conscience de l'extrême vulnérabilité de la base culturelle et politique à partir de laquelle le stratège opère »⁵⁹. En d'autres termes: « Il peut avoir besoin du soldat et du policier pour créer un environnement propice dans lequel il pourra se passer de leurs services »⁵⁹.

Le stratège n'est donc pas nécessairement un belliciste, il ne fait que constater que la philosophie libérale et humaniste qui est la nôtre est elle-même le produit d'un environnement culturel et que l'existence d'autres systèmes de valeurs, situés quelquefois aux antipodes du nôtre rend les conflits probables. Dans ce cadre, toutes les formules politiques sont viables, de la négociation à la guerre, mais « aucun

57. Parmi les textes les plus courageux — parce qu'ils ont été écrits dans un contexte politique extrêmement défavorable — citons, en particulier, S., TALBOTT, *Deadly Gambit*, Simon & Schuster, 1985 qui souligne très clairement l'irresponsabilité de l'administration républicaine en matière de contrôle des armements.

58. L., FREEDMAN, *op. cit.*, p. 18.

59. M., HOWARD, *op. cit.*, p. 39 (traduction libre).

homme d'État, même un Nehru n'a été en mesure d'abandonner entièrement le principe de la sécurité armée »⁶⁰.

Le stratège se contente donc de postuler les conflits comme possibles et se devrait de considérer leur prévention comme l'une de ses tâches fondamentales. Dans cette optique, le contrôle des armements et la prévention des crises sont là pour témoigner de cette préoccupation, sans même parler de la polémologie qui se donne précisément pour tâche d'expliquer les causes des guerres.

Les fondements du raisonnement stratégique ne sont donc pas immoraux, tout au contraire. Cependant, quelle est la position du stratège en cas de conflit ? N'est-il pas amené, à ce moment précis, à sacrifier ses considérations éthiques aux objectifs de la stratégie ? N'est-il pas entraîné à légitimer, dans le contexte de la guerre, des actes qui sont diamétralement opposés aux valeurs qu'il voulait protéger ? Dans une certaine mesure, sans doute, car nulle guerre moderne ne peut éviter ce qu'on appelle pudiquement les « dommages collatéraux », du fait même de l'intensité et des caractéristiques techniques des conflits actuels.

Le stratège est donc condamné à aller à l'encontre des préceptes moraux que lui dicte sa propre culture. Cependant, il faut aussi noter que la guerre est une activité organisée, dominée par le concept d'ordre ; la violence gratuite fait donc autant horreur au soldat professionnel qu'au moraliste, et la notion de modération – qui n'est pas étrangère à la morale – est donc, par là, réintroduite⁶¹.

En conséquence, le stratège obéit à la logique militaire lorsqu'il promet une violence motivée et mesurée de façon à ce que les moyens soient ajustés aux fins, mais ceci nous renvoie directement aux objectifs de la guerre, aux motifs qui la sous-tendent. Autrement dit, ce qui est utile, dans une perspective militaire, peut-il être aussi moral, lorsqu'on parle de violence organisée ?

Le premier point à noter est que les opérations militaires n'ont pas de logique ou de but en elles-mêmes. Elles ne sont que la grammaire d'une logique qui leur est dictée par la politique⁶². Comme nous l'a appris Clausewitz, la tactique s'inscrit dans la stratégie qui, elle-même, obéit aux buts de la guerre ; ceux-ci étant dictés par la politique. À ceci, on pourrait ajouter – presque facétieusement – que la politique elle-même doit être soumise aux valeurs fondamentales de la société auxquelles est soumis l'État.

La morale serait ainsi réconciliée avec la guerre et Clausewitz serait donc le plus « moral » des stratèges. En pratique, cependant, les choses ne sont pas si faciles à harmoniser et une telle philosophie pourrait être utilisée pour légitimer les pires excès de la raison d'État travestie en morale nationale.

L'éthique et le pouvoir sont-ils donc condamnés à résider sur deux plans séparés ? Nous le pensons, mais dans cette formulation nous pouvons précisément trouver un embryon de solution au dilemme auquel nous sommes confronté. Il est,

60. *Ibidem*, p. 48.

61. M., HOWARD, 1979, *op. cit.*, p. 3.

62. B., BRODIE, 1973, *op. cit.*, p. 1.

en effet, possible de se représenter la morale et la force comme deux dimensions d'un même phénomène ou comme l'abscisse et l'ordonnée d'un même graphique. Après tout, comme l'a noté Niebuhr, la politique n'est-elle pas l'endroit où la conscience et le pouvoir se rencontrent⁶³? Et cette image n'est-elle pas applicable à la stratégie qui, après tout, est l'expression de la politique?

Dans cette perspective, si nous faisons circuler un point aux extrêmes de nos deux dimensions, nous pouvons nous rendre compte qu'elles sont totalement inséparables l'une de l'autre: le philosophe du pouvoir absolu, s'il pousse son raisonnement à l'extrême, va ainsi créer un monde infiniment dangereux pour lui-même, dans la mesure où il aura légitimé pour tous l'usage généralisé de la force. Il sera donc allé à l'encontre de son but premier qui était de maximiser sa sécurité et se sera, en conséquence, affaibli.

Le moraliste, quant à lui, dans sa dimension, s'il élimine de sa politique toute référence au pouvoir et obéit strictement à un impératif pacifiste, va, par le fait même, s'offrir en victime au premier État belliciste venu, et il risquera *ipso facto* d'être soumis à un système de valeurs qu'il abhorre. Pour paraphraser Nietzsche, celui qui ne combat pas le dragon risque lui-même d'être dévoré par lui.

La conclusion de ce raisonnement serait donc que la morale et le pouvoir, bien qu'étant deux dimensions distinctes, n'en sont pas moins fondamentalement interdépendantes. En d'autres termes, au sein du politique, le moraliste et le stratège se doivent de travailler ensemble et non se combattre... et ceci devrait se refléter dans le domaine de la connaissance comme dans celui de l'action.

IV – CONCLUSION

Sans prétendre avoir épuisé le sujet, nous pensons que les pages qui précèdent établissent clairement la crédibilité universitaire de la discipline que sont les études stratégiques. Contrairement à ce qu'avancent certaines Cassandres, les études stratégiques se portent donc bien, et il n'est aucunement question d'envoyer au rebut tout ou partie du domaine. Les études stratégiques, en effet, ont un champ d'action précis: l'analyse des causes, des dynamismes et de l'impact des conflits sur les sociétés, ce qui nous apparaît à la fois légitime et essentiel dans le cadre international actuel.

De plus, à l'instar de toutes les sciences sociales, les études stratégiques sont à la fois analytiques et normatives, et ceci nous semble aussi souhaitable dans la mesure où la recherche de la rationalité et de la modération dans les relations entre sociétés et entre États constitue probablement un des idéaux les plus élevés que l'on puisse poursuivre. Que les États se fassent le plus de bien possible en temps de paix et le moins de mal en temps de guerre demeure, dans ce sens, la devise à laquelle tout stratège digne de ce nom souscrit entièrement.

63. Cité dans M., HOWARD, 1984, *op. cit.*, p. 63.

Par rapport à cela, les modèles théoriques ou les paradigmes qu'utilisent les chercheurs, dans le domaine, n'ont de valeur heuristique que s'ils sont en mesure d'expliquer les phénomènes sociaux qui nous entourent. Dans ce sens, le modèle « réaliste », comme d'autres théories, doivent être conçus, d'une part, comme des reflets partiels de la réalité et, d'autre part, comme des étapes dans un processus continu de recherche de la connaissance.

À l'instar des autres secteurs des sciences sociales, les études stratégiques s'inscrivent dans la mouvance de ce processus d'accumulation et le sens aigu de la critique qui marque la discipline offre la preuve indiscutable de son dynamisme. Sous tous ces aspects, donc, les études stratégiques constituent un champ de recherche universitaire légitime et crédible: elles ont un domaine délimité, des buts précis, un corpus théorique riche, multidisciplinaire et dynamique ainsi qu'un idéal normatif intellectuellement sain.

Mais, plus encore, il faudrait se rendre à l'évidence qu'il n'existe pas d'alternative à la pensée stratégique: il reste, en effet, à démontrer qu'un ordre planétaire démilitarisé puisse voir le jour dans un avenir prévisible. Jusque-là, la pensée stratégique demeure et restera une exigence politique et un impératif de recherche universitaire. Comme l'a noté K. Booth, en effet: « Strategy will continue to be deadly business demanding considerable attention from those responsible for or interested in the security of nations. And academic strategists will remain one of the few defences against the complete domination of military thinking by the professional specialists in violence »⁶⁴.

64. K., BOOTH, in K., BOOTH, M., WRIGHT, 1978, *op. cit.*, p. 6.